

A. ROBIDA
RÉDACTEUR EN CHEF

La Caricature

PUBLICATION
DE LA
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

Abonnements d'un an, Paris : 16 francs. — Départements : 18 francs. — Union postale : 20 francs. — Bureaux, 7, rue du Croissant.

GRANDS PRIX DE PARIS pour l'amélioration des races masculine, féminine et autres généralement quelconques, par A. ROBIDA



GRAND PRIX

COURSES DE ROMANCIERS COURSES D'AUTEURS DRAMATIQUES

COURSES DE DIVORCEURS COURSES DE GOMMEUX COURSES DE

PARIS

COURSES D'ACTRICES COURSES DE

COURSES DE JOURNALISTES COURSES DE BELLES-PETITES

COURSES D'ACADEMIE

VUE PRISE DANS L'ENCEINTE DU PESAGE. — UNE TOILETTE A SUCCÈS.

— Mon Dieu, oui, je fume! Le triomphe éclatant des idées naturalistes a mis la pipe à la mode, c'est très bien porté cette année; mais il y a, ma chère vicomtesse, une chose que je n'admettrai jamais, c'est l'usage du tabac à chiquer que les femmes du meilleur monde essayent d'acclimater! Je vais protester hautement contre la chique dans ma chronique de *la Gazette de la Mode*, on chiquera seulement chez soi et dans les soirées intimes!

LES GRANDS PRIX

Monsieur Durand arrive, marchant rapidement, et traînant par la main un amour d'enfant qui se fourre les doigts dans le nez, et fait une horrible grimace. Monsieur Durand paraît exténué, il s'éponge le front vigoureusement.

MONSIEUR DURAND. — Pourvu que nous arrivions à temps ! mon Dieu !... Pourvu que nous arrivions à temps !... Faire le voyage de Carpentras à Paris pour ne rien voir du tout, c'est ça qui ne serait pas drôle !... ah ! justement, voici madame la Caricature... elle va me renseigner... (à la Caricature) pardon, madame, pardon, ne suis-je point, s'il vous plaît, en retard pour voir le grand steeple-chase dont on m'a tant parlé à Carpentras ?

LA CARICATURE. — Vous arrivez juste à temps, monsieur Durand.

MONSIEUR DURAND. — Ah ! tant mieux... tiens vous me connaissez donc ?

LA CARICATURE. — Mais, très certainement... et voici votre fils Totor que vous tenez par la main.

MONSIEUR DURAND (à son fils). — Totor, mouche-toi et salue madame... Figurez-vous, belle dame, que je me suis laissé dire à Carpentras que vous alliez nous montrer une course unique, vertigineuse, ahurissante, à dégouter le grand prix de Paris...

LA CARICATURE. — Vous avez dit : à... ?

MONSIEUR DURAND. — A dégouter... oh ! nous lions l'Assommoir, à Carpentras.

LA CARICATURE. — On ne vous a point trompé, monsieur Durand, vous allez assister au grand steeple-chase universel, au défilé de toutes les excentricités de la première moitié de l'année 1880, à la course folle de toutes les célébrités du jour courant le grand prix de la fortune ou de la réputation... Ah ! certes, tous n'arrivent pas au but ; beaucoup sont désarçonnés en route, et tombent sur la piste, au grand amusement de la galerie... quant à savoir de tous ceux qui arrivent, quel est celui qui a gagné le prix : c'est au public à décider... du reste, vous allez voir...

MONSIEUR DURAND, ahuri. — Ah ! saperlipopette, qu'est-ce que c'est que ça ?

LA CARICATURE. — La nouvelle chambre des Députés.

TOTOR, épelant. — H-i-p—Hip...p-o—po.

MONSIEUR DURAND, achevant le mot. — Hippodrome.

LA CARICATURE. — Eh ! oui, l'hippodrome. Le Palais-Bourbon était devenu insuffisant, car il s'agit d'une révolution complète dans les mœurs parlementaires... mais, chut ! la séance va commencer.

Tous les députés, à cheval, sont rangés par groupes dans l'arène : les blancs, les gris, les alexans, les bruns et les bais-bruns. Le président occupe la selle présidentielle. La tribune est représentée par une banquette irlandaise, et le verre d'eau sucré traditionnel est remplacé par un picotin d'avoine. Un orateur se précipite à la tribune.

M. LE PRÉSIDENT. — Messieurs, nous allons procéder au saut des trente-sept obstacles qui se trouve inscrit à notre ordre du jour.

L'orateur s'élance dans l'arène. Les six premiers obstacles sont franchis sans discussion.

UN DÉPUTÉ. — Je dépose un amendement sur le 7^e obstacle. (On piaffe sur un grand nombre de bancs).

M. LE PRÉSIDENT. — Vous nous fatiguez avec vos amendements. Du reste, je consulte la Chambre par trot ou galop.

L'amendement est rejeté par 327 galops.

M. LE PRÉSIDENT (à l'orateur). — Continuez.

Au moment de franchir le 17^e obstacle, l'orateur est violemment interrompu par un collègue qui arrive sur lui bride abattue.

DE TOUTES PARTS. — A l'écurie, l'interrupteur !

M. LE PRÉSIDENT. — Je rappelle l'interrupteur

à l'ordre, avec inscription au râtelier. (Hennissements sur un grand nombre de bancs).

MONSIEUR DURAND. — C'est très joli, la banquette irlandaise, mais si ça améliore les députés, ça risque fort de détériorer les sénateurs. (Enthousiasme) Hourra !... (Criant) je prends l'orateur à 15 contre 1... (Il fouille dans toutes ses poches). Ah ! sapristi ! j'ai oublié mon carnet... voyons, si je demandais... il n'y a donc pas d'huissier, par ici ?...

LA CARICATURE. — On les a remplacées par des book-makers.

MONSIEUR DURAND. — Allons à la buvette, alors.

LA CARICATURE. — Il n'y en a plus ; c'est maintenant l'enceinte du pesage.

MONSIEUR DURAND, vexé. — Ah ! saperlipopette !...

LA CARICATURE. — Ne vous désolerez, monsieur Durand ; les occasions de parler ne vous manqueront pas... tenez regardez maintenant.

MONSIEUR DURAND. — Encore une assemblée !

LA CARICATURE. — Une séance de la société du droit des hommes.

LA SALLE LÉVIS

Nombreuse réunion de femmes, quelques hommes ça et là. Le fauteuil présidentiel est occupé par une grande vieille à la figure en casse-noisette et qui bégaye horriblement.

M^{me} LA PRÉSIDENTE. — La pa-arole est au ci-ito-yen Hu-hu-hu-hu-Hu-ubert.

HUBERT. — Je viens prendre la parole au nom de nos frères opprimés... c'en est trop, l'homme cherche à secouer le joug, il réclame ses droits, il veut l'égalité... Et cette égalité l'a-t-il obtenue jusqu'à présent ? Non.

VOIX DIVERSES. — Non ! non ! Non !

HUBERT. — Se trouve-t-on dans un banquet ? c'est à la femme que revient la place d'honneur ; est-on en wagon ? à elle le meilleur coin. Au théâtre, les ouvreuses ont-elles jamais songé à nous offrir un petit banc ? Enfin, partout et toujours, l'homme est sous la servitude de la femme — servitude que l'on a en vain essayé de déguiser sous le nom de galanterie française.

UNE VOIX ÉRAILLÉE, chantant : —

Avec les dam's faut toujours être galant.

M^{me} LA PRÉSIDENTE, frottant ses lunettes. — Silence, plus de ga-galanterie... le temps en est pa-assé.

UNE VOIX. — Pour elle.

UNE ASSISTANTE. — Ah ça, madame, je voudrais bien savoir.....

LA VOIX ÉRAILLÉE, chantant : —

*Je voudrais bien savoir
Pourquoi...*

UNE ASSISTANTE. — ...pourquoi c'est une femme qui présidait la société le Droit des hommes, et pourquoi je vois tant d'oratrices inscrites.

UNE VOIX. — Inscrites... où ça ?...

UNE DEMOISELLE. — Parce que nous voulons l'émancipation des hommes !

UNE ASSISTANTE. — Pourquoi faire les émanciper ?

UNE AUTRE. — Y en a qui sont si timides ! (Applaudissements prolongés.)

HUBERT, continuant. — Les femmes se sont arrogé le droit de porter seules les costumes brillants et les panaches multicolores. Elles ont le monopole du velours et de la soie.

UN SPECTATEUR. — La soye nous ne la portons plus que sous forme de casquette.

HUBERT. — Et les bijoux et les diamants et toutes les pierres précieuses que l'homme découvre, n'est-ce pas encore pour la femme ?...

UN SPECTATEUR. — C'est t-honteux !...

HUBERT. — Je le déclare, ici, à cette tribune, jusqu'à ce qu'on ait fait disparaître ces inégalités, ces injustices, nous refusons de payer nos impôts.

UNE VOIX FÉMININE. — Vous refusez ?...

HUBERT, gracieux. — Au fisc, seulement. (Tonnerre de bravos.)

MONSIEUR DURAND. — Refuser de payer l'impôt, une idée !

LA CARICATURE. — Une idée excellente... Il paraît que, maintenant, entraînées par l'exemple, toutes nos belles-petites, sont résolues à refuser de payer l'impôt, dans l'espoir de trouver quelqu'un qui leur rende le service de le leur payer. Le fisc ne sait littéralement plus à quel saint se vouer. Tenez, regardez ce monsieur qui court, là-bas ; c'est un huissier pour dame refusant de payer l'impôt, une spécialité nouvelle.

MONSIEUR DURAND. — Ce doit être un ministère bien délicat à exercer.

LA CARICATURE. — Vous allez en juger.

RUE BRÉDA

L'huissier sonne à une porte.

L'HUISSIER. — Mademoiselle Amanda ?

AMANDA. — C'est moi, donnez-vous donc la peine d'entrer.

L'HUISSIER, très galant. — Je viens pour vous saisir.

AMANDA. — Saisissez tout ce que vous voudrez, je suis ici pour ça.

L'HUISSIER, s'asseyant devant une table et écrivant. — Primo : une robe.

AMANDA, furieuse. — Ah ! bien, c'est comme ça que vous entendez me saisir !... ma robe !... par exemple !... avec quoi voulez-vous donc que je sorte ?

L'HUISSIER, interloqué. — Mais... vous en avez plusieurs ; désignez-moi celle que vous allez mettre, afin que je puisse saisir les autres.

AMANDA. — Je ne suis pas encore décidée ; je vous dirai ça plus tard ; repassez ce soir.

L'HUISSIER, continuant d'écrire. — Secundo : un corset.

AMANDA. — Mon corset ! il ne manquerait plus que ça... vous êtes encore gentil, vous !

L'HUISSIER, sévèrement. — Madame, je crois que vous voulez en imposer à la justice, cet objet de toilette n'est certainement pas à vous, il est trop petit pour...

AMANDA, lui arrachant le corset des mains. — Ah ! bien, je vais vous prouver...

L'HUISSIER. — Madame, oh ! madame !... (Il se lève).

AMANDA. — Êtes-vous convaincu ?...

L'HUISSIER. — Il n'y a pas à en douter... non... oui... (s'assurant par lui-même) ça va de tous les côtés.

AMANDA. — Oh ! vous ne saisissez plus, vous chatouillez...

L'HUISSIER, avec explosion. — Eh bien ! j'aime mieux ça !... Au diable ! les paperasses. (Il déchire tous les papiers timbrés.)

MONSIEUR DURAND. — Je crois que nous ferions bien de regarder d'un autre côté... si madame Durand savait !... Il me semble que cet huissier va pousser le zèle jusqu'à saisir le corps même du délit.

(Arrive un monsieur, l'air très affairé, fouillant dans toutes ses poches.)

LE MONSIEUR. — Je suis sûr que je l'avais... sapristi desapristi !... Je l'ai montré à mon épouse... tout le monde, aux Batignolles, l'a vu et l'a touché.

MONSIEUR DURAND. — Pardon ! de quoi voulez-vous parler ?

LE MONSIEUR. — Eh ! de mon billet parbleu ; de mon billet de la loterie franco-espagnole... le bon, celui qui gagne cent cinquante mille francs !

MONSIEUR DURAND. — Quel numéro ?

LE MONSIEUR. — Je ne sais plus, mais ça ne fait rien, c'est moi qui l'avais ; je cours à la campagne faire pratiquer des fouilles. (Il s'en va).

MONSIEUR DURAND. — Il est assomant ce monsieur ; un peu plus je ne voyais pas celui là-bas qui file, à cheval sur une locomotive... en voilà un qui est certain d'arriver bon premier... mais où sommes-nous donc ici ?

LA CARICATURE. — A la gare de l'Ouest.

MONSIEUR DURAND. — Je parie que c'est un caissier qui file !...

LA CARICATURE. — Pas précisément... c'est le train du Havre.

MONSIEUR DURAND. — Ah! pardon!... d'abord c'est que je ne vois pas grand'chose... (*Se frappant le front.*) Ah! j'y suis... c'est Sarah Bernhardt.

LA CARICATURE. — Justement... Sarah Bernhardt exécutant une fugue à Sainte-Adresse.

MONSIEUR DURAND. — Toute une odyssée... j'en ai entendu parler... un vrai roman d'aventures.

LA CARICATURE. — Ou plutôt d'aventurière.

MONSIEUR DURAND. — En voilà une qui a triché à l'enceinte du pesage... mais que diable va-t-elle faire à Sainte-Adresse!... Y prendre les eaux?...

LA CARICATURE. — Ce serait du superflu... non, simplement calmer ses nerfs. Il paraît même que Sainte-Adresse est en train de se faire une réputation au point de vue de la cure des nervosités contractées à la suite de démission.

MONSIEUR DURAND (*à part*). — On ne sait pas ce qui peut arriver... sans qu'elle s'en doute, ayons l'adresse de prendre l'adresse de Sainte-Adresse. (*Tournant la tête.*) Ah! sapristi, belle dame, on n'a pas le temps de se reposer, crac! encore un... Brrr! il donne froid dans le dos, celui-là.

CHEZ TORTONI

Un monsieur couvert de fourrures qui lui cachent le bout du nez est assis, les deux coudes appuyés sur une table. Tout autour on aperçoit une double rangée de glaces à la vanille, au citron, panachées, etc. Un ours blanc s'étend paresseusement à ses pieds.

LA CARICATURE. — C'est le grand explorateur Nordenskjöld.

MONSIEUR DURAND. — Vous dites?

LA CARICATURE. — Je dis : Nordenskjöld.

MONSIEUR DURAND. — N'insistez pas, c'est inutile... quelle singulière idée d'avoir pris un pareil nom; comme s'il ne pouvait pas se nommer Durand tout simplement... certainement ce monsieur a un nom que je ne prononcerai jamais.

LA CARICATURE. — C'est bien simple, dites nord et éternuez!... comme ça... nord... etcheumm!...

MONSIEUR DURAND. — Dieu vous bénisse... Et qu'est-ce qu'il a fait ce monsieur...? non, décidément, je n'éternue pas!

LA CARICATURE. — Il a découvert le passage du nord-est, quelque chose comme le pot-aux-roses des navigateurs.

MONSIEUR DURAND. — Ah! il a découvert un passage!... Eh bien, moi, qui arrive de Carpentras, j'en ai déjà découvert un; le passage du bois de Boulogne... faubourg Saint-Denis... Et quand je pense qu'on a si soigneusement changé le nom des rues!... (*Regardant Nordenskjöld*) Est-il possible de se mettre comme ça des monceaux de peaux de bêtes sur le dos!

LA CARICATURE. — C'est sa petite tenue d'été, pendant la canicule.

MONSIEUR DURAND. — Je lui trouve l'abord un peu froid, cependant ça doit être facile d'entrer en conversation avec lui, car il n'a pas son pareil pour rompre la glace.

LA CARICATURE. — Bien qu'il vint nous parler du pôle, on ne lui a certes pas fait un accueil glacial. Quel enthousiasme et quelle foule!... lui-même pour franchir cette cohue aurait été bien embarrassé pour trouver un passage.

MONSIEUR DURAND. — Enfin, il a réussi, il a gagné son procès, seulement il a été condamné au frais.

LA CARICATURE. — Ah! monsieur Durand!

(*Arrive un monsieur qui semble sortir de dessous terre, accoutrement bizarre avec une petite voile dans le dos.*)

MONSIEUR DURAND. — Oh! bigre! il m'a fait peur!... il apparaît comme un diable qui sort d'une boîte! on dirait un revenant.

LA CARICATURE. — Un revenant, en effet; c'est le capitaine Boyton... il fait de nouveau parler de lui, le voilà revenu... sur l'eau.

MONSIEUR DURAND, *tremblant*. — Je le connais... non pas de mauvaises plaisanteries... Est-ce qu'il va recommencer?... que diable! on avertit les gens... il nous revient de l'autre monde sans

crier gare... nous ne lui avons pas pourtant rien fait à ce monsieur.

LE CAPITAINE BOYTON, *s'éloigne en chantant d'une voix sardonique* :

Les canards l'ont bien passé,
Tire lire lire

MONSIEUR DURAND. — Tiens, Guignol!...

LA CARICATURE. — Oui, Guignol et Gnafron... grande représentation extraordinaire aux Folies-Montholon, la joie des enfants, la consolation des fidèles.

LES FOLIES-MONTHOLON

GUIGNOL *poursuivant Gnafron*. — Ah! scélérat, ah! gueux!... où qu'est ma liste? répons, mauvais soldat.

GNAFRON. — Ma liste?... Eh bien, il en a de la malice.

GUIGNOL. — Oui, ma liste d'adhérents, gredin!

GNAFRON. — De d'quoi, t'en as pas d'adhérents, y sont à moi; on t'lâche, ma vieille.

UNE VOIX (*du dehors*). — Descendez vite, la dinde truffée refroidit.

GUIGNOL *se penchant au dehors*. — Oui, bobonne, oui, on y va.

GNAFRON. — Je vais t'en donner de la dinde truffée, moi!... (*Il la prend et la lui lance à la tête.*)

GUIGNOL. — Tiens, attrape!... (*Il le gifle.*) Va-t'en, je te donne tes huit jours.

GNAFRON. — Et mon argent?

GUIGNOL. — Quel argent?

GNAFRON. — Celui que tu me dois.

GUIGNOL. — C'est toi qui m'en dois... et mon tronc?...

GNAFRON, *chantant*. — Ton tronc ton taine ton tronc.

GUIGNOL. — Tu me le rendras!

GNAFRON. — Je ne te le rendrai pas!

GUIGNOL. — Tu me le rendras!

GNAFRON. — Non!

GUIGNOL. — Si!

GNAFRON. — Zut!...

(*Ils se battent.*)

GNAFRON (*ayant le dessous*). — Aïe! aïe! au secours!... à moi! monsieur le commissaire!...

(*Arrive le commissaire.*)

LE COMMISSAIRE. — Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs?

GUIGNOL. — C'est infâme!

GNAFRON. — C'est indigne!

GUIGNOL. — C'est une horreur!

GNAFRON. — C'est une monstruosité!

(*Le commissaire pour les mettre d'accord les rosse tous les deux.*)

MONSIEUR DURAND, *émerveillé*. — Eh bien, nous n'avons pas ça à Carpentras... ça nous manque... qu'est-ce que c'est donc que ces Folies-Montholon?...

LA CARICATURE. — Une petite église où, paraît-il, tous les articles de foi sont truffés.

(*Arrive un monsieur, tout bouleversé, et fouillant ses poches avec acharnement.*)

LE MONSIEUR. — Je ne m'en consolerais jamais... j'ai beau chercher... vous ne l'auriez pas trouvé, par hasard?

MONSIEUR DURAND. — Quoi donc?

LE MONSIEUR. — Mon billet de la loterie franco-espagnole, le numéro... je ne sais plus, enfin celui qui gagne le gros lot.

MONSIEUR DURAND. — Comment, lui aussi!... mais c'est une maladie!...

LA CARICATURE. — On en rencontre des centaines comme ça par jour; c'est incroyable le nombre de ceux qui ont perdu le billet qui gagnait le gros lot!

(*Passe un astronome, grand chapeau, lorgnette sous le bras.*)

TOTOR, *battant des mains*. — Oh! regardez-donc celui-là, avec cette grande robe et ce grand chapeau pointu!...

LA CARICATURE. — C'est un astronome d'une

planète voisine qui vient demander des explications à ses confrères de l'Observatoire.

MONSIEUR DURAND. — Tiens, c'est un système que ces messieurs de chez nous pourraient employer à leur tour; ça leur épargnerait bien des bévues.

LA CARICATURE. — Il paraît que ces infortunés astronomes des autres planètes ne s'y reconnaissent plus du tout, depuis que M. de Lesseps s'est imaginé de percer la terre de toutes parts. Ils ont beau braquer leurs lorgnettes avec acharnement, ils ne comprennent rien aux changements de notre globe. Ils ont bien cherché à expliquer ces bouleversements scientifiquement, mais ça ressemblait à toutes les explications scientifiques, ça n'expliquait rien du tout. Ils ont failli se battre.

MONSIEUR DURAND. — Alors, je comprends qu'ils soient furieux de voir qu'on fait des trous à la terre.

LA CARICATURE. — Après ça, il y en a tant qui en font à la lune.

(*Un petit marmiton passe en courant et bouscule Totor.*)

MONSIEUR DURAND. — La peste soit du petit drôle!... attends, mauvais garnement!... Je ne sais ce qui m'empêche de lui tirer les oreilles.

LA CARICATURE. — Arrêtez, monsieur Durand, modérez-vous... vous ne savez pas qui vous allez frapper.

MONSIEUR DURAND. — Qui?... mais un petit morveux de marmiton.

LA CARICATURE. — Non pas... une jolie femme... ça c'est le costume adopté cette année par les charmantes fantaisistes qui se livrent à quelque escapade antimatrimoniale.

MONSIEUR DURAND. — Singulier déguisement, et qui peut donner lieu à des méprises... à Carpentras, nous nous dirions en voyant ce carnaval : « Quoi! madame X... en marmiton!... Paraît que c'est elle qui fait bouillir la marmite. »

TOTOR, *se bouchant les oreilles en criant*. — Oh! là! là! pif! paf! pan! pan! pan!

MONSIEUR DURAND. — Quel vacarme! on fait la petite guerre par ici... qu'est-ce que je vois?

LA CARICATURE. — Un nouveau tir au pistolet pour jeunes personnes abandonnées par leur protecteur.

UN TIR AU PISTOLET

Une douzaine de demoiselles, un revolver à la main, attendent leur tour pour tirer sur un mannequin qu'on aperçoit au fond. Ce mannequin représente un parfait galant homme portant sur la poitrine un écriteau avec ces mots : « INFAME SÉDUCTEUR! »

LA CARICATURE. — C'est un nouvel impôt du sang que ces demoiselles veulent faire payer aux hommes.

MONSIEUR DURAND. — Si jamais je prends une maîtresse!... Totor, que ceci te serve de leçon!... Mon fils, ne te laisse jamais séduire par de jeunes personnes qui te révolveriseraient ensuite.

(*Le vacarme est à son comble. On entend crier :*)

— A toi, infâme! qui m'as fichue en plan avec deux bébés...

— Qu'elle avait eu avant de le connaître.

— Tiens! une balle dans la tête, pan!

— Et celle-ci pour toi, gueux, qui m'a lâchée avant que j'en aie trouvé un autre!...

— Ah! tu m'as supprimé mes quatre cents balles par mois! je vais t'en donner, moi, des balles!... Pif! paf! pan!...

— Le voilà, le misérable qui m'a pris mon capital!...

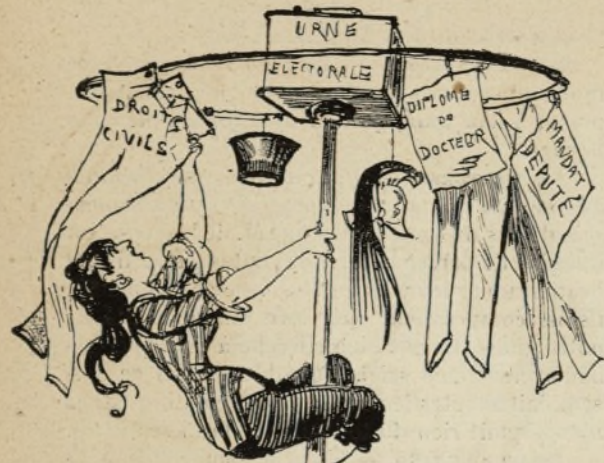
— Largement escompté d'avance.

— Qu'est-ce que ça fiche!... Pan! pan!...

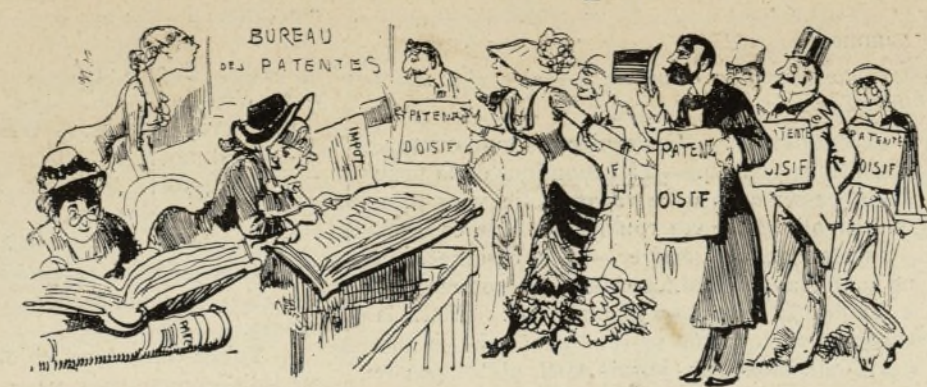
MONSIEUR DURAND, *effrayé*. — Mais c'est un véritable massacre!

LA CARICATURE. — Que voulez-vous? Les mœurs nouvelles, — l'amour au revolver. Ce sont des demoiselles qui, en somme, ne sont pas très farouches; elles ne défendent pas leur capital, mais elles savent défendre leurs intérêts.

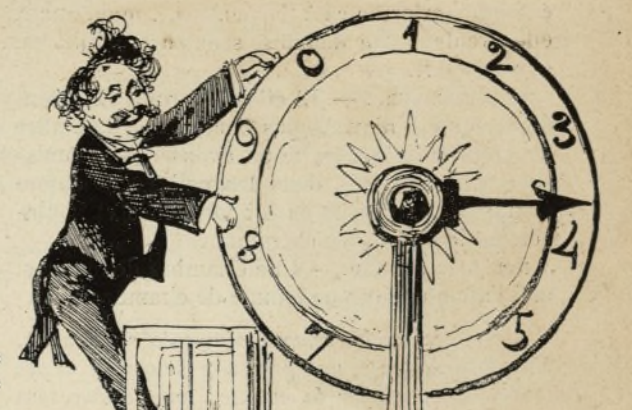
GRANDS PRIX DE PARIS POUR 1880. — Courses, concours, luttes et divertissements, par A. ROBIDA.



Première partie. — Joute nautique sur le lac du bois de Boulogne pour actrices brunes ou blondes, sveltes ou dodues.
Deuxième partie. — Courses en sac. Les concurrentes devront déclamer *Hernani* en courant. (1^{er} prix, engagement aux Français. 2^e prix, Bouffes du Nord. 3^e prix, Folies-Belleville.)



GRANDE REVUE DES NOUVEAUX CONTRIBUABLES ET DISTRIBUTION SOLENNELLE DES PATENTES D'OISIFS DE 1^{re}, 2^e et 3^e CLASSE
Rappelons à tous nos lecteurs que tous les oisifs devront se déclarer sous peine d'amende, ou être déclarés par les personnes possédant quelques-uns de ces contribuables.
Grâce à la vaillante initiative et aux énergiques revendications de M^{lle} Hubertine Auclerc, les places de percepteurs et de contrôleurs des contributions ont été données à des citoyennes libres.



Tirage de la grande tombola des divorcés, à 50 centimes le numéro.
La grande préoccupation du législateur étant d'assurer le sort des divorcés, ces cours méconnus sont mis en loterie par les soins d'une commission. M. Naquet préside aux opérations et M. Alexandre Dumas fait tourner la roue. Le divorcé ou la divorcée paraît sur l'estrade. M. Naquet, vantant ses charmes, son caractère, et la roue tourne. Le produit des billets est remis comme dot à la personne en loterie. C'est, on le voit, une sorte de bureau de placement, une agence rematrimoniale.



GRAND MAT DE COCACINE DES DROITS DE LA FEMME, pour citoyennes libres, revêtues du nouveau costume Hubertine.
Les organisateurs des fêtes et concours ont eu là une idée fine et délicate, puisque les femmes, maintenant, peuvent arriver aux positions les plus élevées, jadis accaparées par l'autre sexe; il est bon de les habituer à planer dans les sphères supérieures. Courage! citoyennes, ne vous contentez pas des droits civils (comme si vous ne les aviez pas déjà); décrochez la timbale des droits politiques.



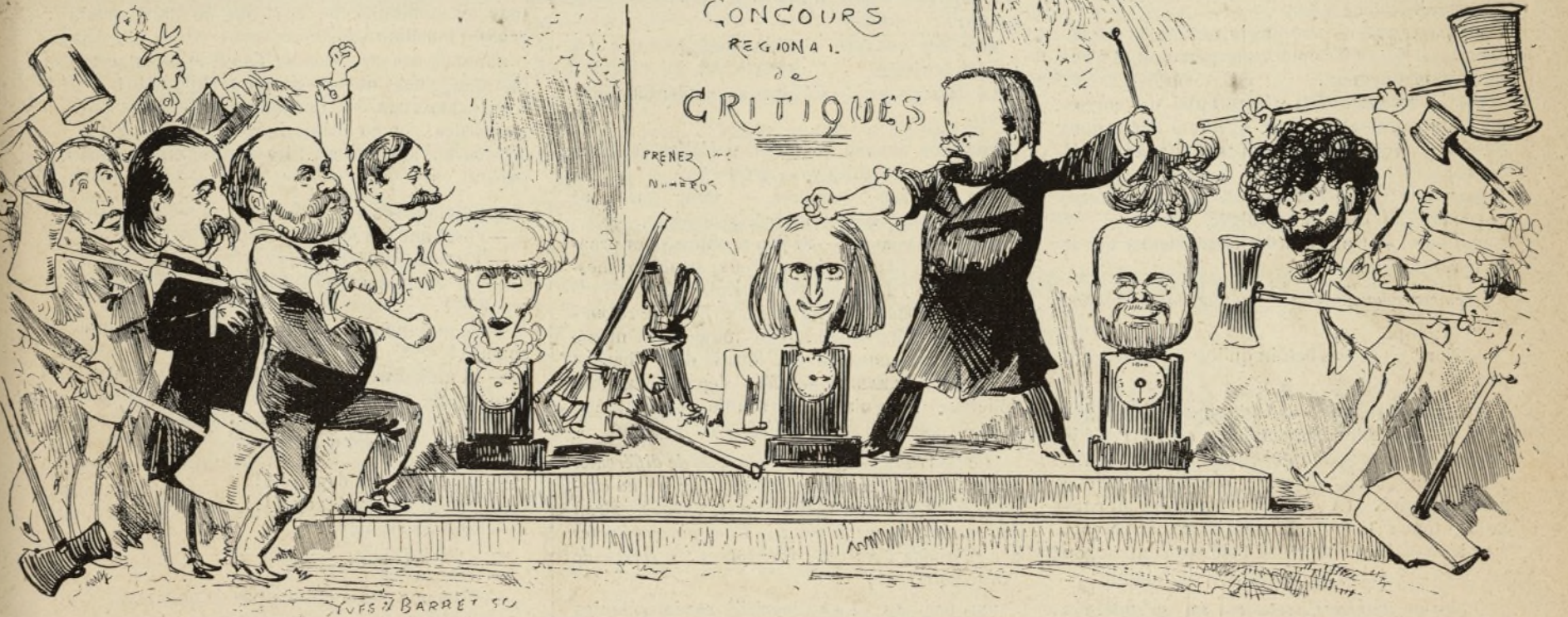
Qu'on se rassure, l'administration a songé à la soif; M. Nordenskiöld, glacier, s'est, dans son dernier voyage, approvisionné aux banquises du pôle, de façon à pouvoir fournir à la consommation une immense quantité de glaces et sorbets, ice-bergs, vanille, pistache, etc., etc.
Les personnes qui trouveraient dans leur consommation quelque dent de baleine ou quelque phoque gelé sont priées de remettre ces objets au comptoir.



A cheval, messieurs, la lice est ouverte! Sonnez trompettes et clairons! et toi, Vert-de-mois, sur ton orgue les airs les plus entraînants. Le grand tournoi politique commence. En avant et tapons ferme les uns sur les autres et les autres sur les uns. Et le spectateur haletant voit dans la foule confuse revenir à intervalles réguliers les mêmes personnages, tantôt désarçonnés, tantôt assis triomphants sur le dos d'un rival, mais toujours tapant avec ardeur dans le tas des concurrents.



50,000 francs aux personnes dont nous ne parviendrions pas à faire dresser les cheveux sur la tête. Qu'on nous apporte les crânes les plus rebelles et l'on verra; les chauves eux-mêmes, si leur calvitie est totalement incurable sentiront, à mille frémissements sous leur cuir, la renaissance de leur système pileux. Approchez, faites-vous servir! On demande des personnes de bonne volonté pour servir aux expériences publiques; nous nous chargeons de les disséquer et de les faire disparaître sans que le plus fin policier y voie autre chose que du feu; et ce avec les circonstances les plus atroces et les particularités les plus inattendues, avec férocité, célérité et indiscrétion. Six péripéties par feuillet et au moins un crime inédit artistement exécuté!



Essayez vos forces, en passant, et n'ayez pas peur de casser les têtes de Turc; on les remplacera par d'autres toutes neuves. L'essentiel est de frapper fort; il est permis de chercher à amener le 1000 par tous les moyens. Sarcosy, le lutteur robuste et classique, prépare son coup de poing. Lapommeraye va essayer de la douceur et de la persuasion. Albert Wolf préfère les coups de maître, secs et bien appliqués. La lutte est commencée. Déjà le vaillant Zola s'attaque à deux têtes à la fois, celle de Sardou; sur celle de Zola, Zola s'acharne à coups d'un léger plumet, tandis que sur celle de Sardou, il laisse tomber de furieux coups de poing. A côté une légion de poings antinaturalistes s'apprête à cogner sur Zola, tête de Turc; au premier rang, le farouche Jean Richépin lève un formidable marteau, Sardou, tête de Turc, habitué de longue date à servir d'enclume, fait bonne contenance, mais Sarah, tête de Turc, tressaille au premier coup décoché par Vitu....

MONSIEUR DURAND. — Il paraît que, aujourd'hui, les femmes s'émancipent singulièrement. J'ai entendu parler de ça à Carpentras... maintenant elles veulent être députés, sénateurs, ministres, que sais-je ?...

LA CARICATURE. — Et elles le seront. En attendant, si nous n'avons pas encore une Chambre de députés féminins, nous avons des commissions préparatoires dans lesquelles ces dames élaborent des projets de loi farouches et bouleversent le Code avec entrain.

MONSIEUR DURAND. — Une Chambre de femmes, moi j'aime mieux une femme de chambre.

Assemblée exclusivement composée de femmes. Mme la présidente, une piquante brune qui a des prétentions à porter la culotte, toilette aux tons criards, frisettes sur le front.

MADAME LA PRÉSIDENTE. — Mesdames, nous allons continuer notre œuvre de révision du Code. La parole est à madame la rapporteuse.

MADAME LA RAPPORTEUSE. — Mesdames, une des parties de la loi que nous devons bouleverser le plus complètement, c'est certainement le chapitre du mariage. Trop longtemps nous avons gémis sous le joug de ces monstres d'hommes... Révoltons-nous et faisons nous-mêmes les lois, comme ça nous serons sûres qu'elles seront bien faites. Tremblez, sexe laid ! J'aborde tout de suite l'article 123 et je le rédige ainsi :

« Le mari doit obéissance à sa femme. » (*Bravos prolongés.*)

UNE DEMOISELLE. — Je propose un amendement ainsi conçu :

« La femme aura le droit de correction manuelle, à l'égard de son mari. » (*Sensation.*) Je demande l'urgence.

L'urgence est prononcée.

UNE JEUNE PERSONNE, *timidement*. — Je voudrais déposer un tout petit projet de loi.

MADAME LA PRÉSIDENTE. — Déposez-le tout de suite et que ça finisse.

LA JEUNE PERSONNE. — Ne pourrait-on pas décréter que la recherche de la maternité est interdite ? (*Vive approbation sur un grand nombre de bancs. La jeune personne timide descend de la tribune, en rougissant et en dissimulant le plus possible un embonpoint naissant.*)

UNE DAME MÛRE. — Pardon, j'éprouve le besoin de faire une interpellation au sujet de l'amendement à l'article 213. Correction manuelle... c'est bien vague... Qu'entendez-vous par là ?

UNE VOIX. — Le fouet !

DE TOUTES PARTS :

— Donner une gifle !

— Égratigner !

— Mordre !

— Tirer les cheveux !

LA DAME MÛRE. — Devant la netteté de ces explications, je retire mon interpellation et j'accepte l'amendement.

UNE DEMOISELLE. — Il y aura aussi des corrections toutes morales... par exemple, privations de toutes espèces de douceurs... (*Rumeurs prolongées.*)

MADAME LA PRÉSIDENTE. — Ce serait peut-être une correction difficile à infliger.

UNE VOIX. — On pourrait aussi décider que le mari récalcitrant sera...

(*Rumeur épouvantable ; tumulte indescriptible, cris.*)

— Non ! non ! Pas besoin qu'il soit récalcitrant pour ça !

MONSIEUR DURAND. — Ah ! saperlipopette !... mais c'est à rester garçon toute sa vie !... si je croyais que jamais mon épouse, Mme Durand !... Totor, que ceci te serve d'exemple, ne te marie jamais !... (*A part.*) Bon ! moi qui lui conseillais tout à l'heure de ne pas rester garçon, c'est bien embarrassant... si l'on reste garçon, on est revolvérisé, si l'on se marie... ah ! diable !...

(*Passe un tambour exécutant sur sa caisse des roulements énergiques.*)

MONSIEUR DURAND. — Il est lugubre ce bonhomme-là.

(*Totor prend la canne de son père et se met à faire l'exercice.*)

LA CARICATURE. — Le dernier des tambours !

MONSIEUR DURAND. — Eh ! monsieur de la peau d'âne, cessez un peu ce vacarme, je vous prie, ou bien allez faire vos roulements à la caserne.

LE TAMBOUR, *très sombre*. — A la caserne ?... on ne veut plus de moi... on m'a dit comme ça : « Rendez la caisse ! » J'ai répondu : « M..., la caisse crève, mais ne se rend pas ! » Et je suis parti, oui, monsieur, je suis parti, plutôt que de renoncer à mes roulements quotidiens ; mais par tout on me pourchasse, c'est à qui m'imposera silence... que devenir ?... Vais-je être, moi aussi, obligé de filer en Belgique, avec la caisse !...

MONSIEUR DURAND. — Voyons, mon ami, vous ne pouvez vraiment pas avoir la prétention d'ériger le tambour en instrument de salon.

LE TAMBOUR, *indigné*. — Enfin, monsieur, pour quoi qu'on nous chasse de l'armée. Les trompettes faisons-t-y moins de bruit que nous ?

MONSIEUR DURAND. — Il est certain...

LE TAMBOUR. — J'sommes-t-y un bruit plus désagréable que la trompette ?

MONSIEUR DURAND. — Non, pas plus assurément !

LE TAMBOUR, *trionphant*. — Eh ben, alors, pourquoi qu'on nous supprime ?

MONSIEUR DURAND. — Le tambour avait peut-être la prétention de mener l'armée à la baguette.

LE TAMBOUR. — C'est une injustice... alors il fallait supprimer aussi le clairon, et nous laisser partir sans tambours ni trompettes.

(*Il exécute un roulement.*)

MONSIEUR DURAND. — Eh ! de grâce !... ah ! saperlipopette, quel enragé !

(*On entend une trompette dans le lointain.*)

LE TAMBOUR. — La misérable ! elle vient jusqu'ici me narguer, et insulter à mon malheur... c'en est trop, il ne me reste plus qu'un parti à prendre... faire sauter la caisse !

(*Il s'assied lourdement sur son tambour qui éclate avec un bruit formidable.*)

LES HORLOGES PNEUMATIQUES

Toilette fantaisiste, corsage échancré à cadran, cadran dans le dos. Tous ces cadrans marquent la même heure. Sur la tête, une couronne avec cette inscription : « Heure de l'Observatoire. »

Elles arrivent, se tenant par la main, et exécutant régulièrement un pas par minute.

UNE HORLOGE. — Ah ! mes amies, j'ai eu une frayeur ! je croyais que c'était notre usine qui sautait !

MONSIEUR DURAND. — Elles sont gentilles, ces petites horloges.

LA CARICATURE. — Et elles se rendent à domicile.

MONSIEUR DURAND. — Mesdemoiselles, écoutez-moi, si vous daigniez vous arrêter !...

LES HORLOGES, *indignées*. — Pour qui nous prend-il donc ? nous arrêter !... jamais !...

MONSIEUR DURAND. — Si j'en profitais pour prendre l'heure. (*Aux horloges.*) Vous permettez, mesdemoiselles ? L'heure, s'il vous plaît ?

LES HORLOGES. — Regardez... (*Elles se retournent.*) Des deux côtés... c'est toujours la même chose... on s'époumonne à vous la dire, l'heure !

MONSIEUR DURAND. — Elles s'époumonnent... délicieux !... ça n'a que le souffle et ça marche tout de même.

(*De tous côtés arrivent des horloges de différentes tailles et de différentes grosseurs : cadran au corsage. Elles marchent par saccades. Chaque cadran marque une heure différente. Elles portent toutes une couronne avec cette inscription : « Heure de l'Observatoire. »*)

UNE HORLOGE. — Ah ! les voilà ces impudentes qui prétendent régler Paris... Et ça veut avoir le

monopole de l'heure de l'Observatoire. Je vous demande un peu si l'on a jamais vu pareil aplomb !... Et puis d'abord l'heure de l'Observatoire, c'est moi !

UNE AUTRE HORLOGE. — C'est moi !

— C'est moi !

— C'est moi !

— Vous en avez menti !

— Répétez-donc ! je ne sais ce qui me retient de vous arracher votre balancier !...

— Moi, je suis une honnête pendule, toujours exacte.

— Taisez-vous donc, enjoleuse, c'est pas moi qui irais, comme vous, tromper les passants.

— Ah bien ! elle est un peu forte celle-là, et vous dites toujours une heure et demie quand je marque deux heures !...

— Impudente ! qui ose marquer deux heures quand je dis une heure et demie !

(*Mêlée générale, les horloges s'entrechoquent ; sonnerie étourdissante.*)

MONSIEUR DURAND. — Ah bien ! si cela continue, les Parisiens, à force d'avoir des horloges, finiront par ne plus savoir l'heure du tout.

LA CARICATURE. — Abondance de biens nuit quelquefois... demandez plutôt aux infortunés possesseurs de pièces italiennes...

(*Deux messieurs, très animés, se renvoient avec fureur une pièce italienne qui roule de l'un à l'autre.*)

LE DÉBITEUR. — Je vous la dois, monsieur, je vous la dois.

LE CRÉANCIER. — Je vous fais crédit.

LE DÉBITEUR. — J'aime mieux vous payer tout de suite.

LE CRÉANCIER. — Je n'accepterai rien.

LE DÉBITEUR. — Je vous enverrai plutôt l'huissier pour vous payer ce que je vous dois.

LE CRÉANCIER. — Je ne veux pas de cette monnaie-là.

LE DÉBITEUR. — Vous préféreriez peut-être la monnaie de singe ?

LE CRÉANCIER. — Allez porter votre pièce à la frontière. (*A part.*) Il ne me paiera pas du tout, mais j'aime mieux ça.

LE DÉBITEUR. — Qu'est-ce que je vais donc faire de ma pièce italienne ?... une idée... si j'achetais pour vingt sous de macaroni... un Italien ne me refusera pas la monnaie de son pays... Il est vrai que je ne peux pas souffrir le macaroni... mais au moins j'aurai utilisé ma pièce.

(*On aperçoit une foule compacte d'individus qui se bouchent le nez et courent de toutes leurs forces.*)

MONSIEUR DURAND, *ahuri*. — Qu'est-ce que ça signifie ?

LA CARICATURE. — C'est une fuite en masse de tous les habitants des environs de Paris, pour cause d'infection.

MONSIEUR DURAND, *humant l'air*. — Il est certain que je sens une odeur... saperlipopette !

LA CARICATURE. — Une odeur naturaliste par excellence... on en abuse, du reste, un peu trop de nos jours... aimez-vous... les odeurs ? on en a mis partout.

CHOEUR DES FUGITIFS :

— C'est une horreur !...

— C'est une infection !

— La campagne sera naturaliste ou elle ne sera pas !

— Et moi qui étais venu respirer l'air pur des champs !

— Et moi passer ma lune de miel !... de miel, hum !

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine...

— On établit des dépotoirs !

— On fait passer des égouts !

— C'est abominable !

— C'est horrible !

— C'est infect !

— C'est une chose qui n'a pas de nom !

(*Ils se sauvent.*)

LA CARICATURE. — Si, ça a bien un nom, mais M. Zola a seul qualité pour le prononcer.

MONSIEUR DURAND. — Si cela dure, les environs de Paris deviendront bientôt un véritable désert. Ce ne sera pas drôle!

LA CARICATURE. — Il restera toujours quelqu'un dans les villages, ne serait-ce qu'une rosière. La rosière est un produit de certains pays, et la récolte ne laisse jamais rien à désirer. Le vent qui soufflait à travers la campagne, apportant des effluves naturalistes, a même donné, cette année, plus de piquant à la cérémonie du couronnement.

UN COURONNEMENT DE ROSIÈRE

Estrade en plein vent. M. le maire, entouré de ses conseillers municipaux. Pompiers en grande tenue.

MONSIEUR LE MAIRE. — Nous couronnons en ce jour la vertu de mam'selle Joséphine Lapanade, dont je lui remets cet emblème intact et immaculé.

(La musique des pompiers entonne l'air : « Joséphine, arrête la machine. »)

MONSIEUR LE MAIRE, couronnant la rosière. — Joséphine, gardez cette couronne toute votre vie, si c'est possible.

JOSÉPHINE. Oh ! là là, malheur ! c'est ça qui me gênerait !...

MONSIEUR LE MAIRE. — Maintenant, acceptez le baiser sans tache de l'autorité. *(Il fait le geste de l'embrasser.)*

JOSÉPHINE. — Si ça vous est égal, monsieur le maire, je vais plutôt aller embrasser François, j'ai pas core embrassé depuis hier.

(La musique des pompiers entonne l'air : « Elle est tellement innocente. »)

MONSIEUR LE MAIRE, se bouchant le nez. — Ah ! messieurs du Conseil, cela devient intolérable. L'exercice de nos fonctions nous est presque impossible.

JOSÉPHINE, riant. — Ça en est !

(Monsieur le maire sort un petit flacon d'odeur de sa poche et respire fortement.)

JOSÉPHINE. — Eh ! dites-donc, vieux déplumé, qu'est-ce que c'est qu'ça que vous sentez ? ça pue ces odeurs-là... as-tu pas fini tes manières !

MONSIEUR DURAND. — Pour être naturaliste, cette petite-là est naturaliste.

MONSIEUR LE MAIRE, parlant du nez. — Mam'selle Joséphine, vous voyez que la vertu est toujours récompensée... J'ai couronné votre mère, je vous couronne aujourd'hui, ne dégénérez pas, n'oubliez pas de rappeler à vos enfants que la virginité est de tradition dans la famille !

(La musique des pompiers entonne l'air : « Tu n'auras pas ma rose... »)

DES RUINES

Un monsieur est assis sur un portant brisé, il verse des larmes et pousse des gémissements.

LA CARICATURE. — L'abonné de l'Opéra populaire venant pleurer sur ses ruines.

MONSIEUR DURAND. — Tout seul, comme ça !... le pauvre homme, il doit bien s'ennuyer !

LA CARICATURE. — Moins encore qu'autrefois dans la salle.

MONSIEUR DURAND. — Mais vous ne m'avez pas encore montré les théâtres... si l'on savait à Carpentras que je suis venu à Paris sans aller au théâtre on me montrerait au doigt.

LA CARICATURE. — Les théâtres ! comme ils ont presque tous fermé leurs portes, nous allons les trouver au cabaret de madame Grégoire, la belle cabaretière du boulevard de Strasbourg.

LE CABARET DE MADAME GRÉGOIRE

M^{me} GRÉGOIRE. — Eh ! venez donc, accourez vous rafraîchir, sapristi ! la saison a été assez rude, reposez-vous sous les tonnelles du cabaret de ma-

dame Grégoire ; je vous chanterai des chansons, et puis j'ai de si jolies nièces... Tiens, voilà la Petite Mère ; ça va bien la petite mère.

LA CARICATURE (à M. Durand). — La Petite Mère ou l'art d'élever un mari au biberon. Un moyen comme un autre pour ne pas rester vieille fille : prendre son mari au maillot, et l'épouser au bon moment. Une toute petite mère, mais un bien grand talent.

MONSIEUR DURAND. — Ah ! saperlipopette ! voici des nonnes qui entrent au cabaret de M^{me} Grégoire !

LA CARICATURE. — Et de bien gentilles nonnes.

MADAME GRÉGOIRE. — Attendez un peu ! c'est que j'ai des dragons ici, je vais aller les renfermer dans la cave.

UNE NONNE. — Des dragons, la belle affaire !... au couvent nous avons des mousquetaires, et nous ne nous en trouvons pas plus mal pour ça.

MADAME GRÉGOIRE. — Alors, si le militaire ne vous fait pas peur, vous arrivez à temps pour boire avec ces messieurs qui nous arrivent là-bas, les voltigeurs de la 32^e.

MONSIEUR DURAND. — Que de militaires !... des dragons, des mousquetaires, des voltigeurs !

LA CARICATURE. — Et ce n'est pas encore tout.

LA FILLE DU TAMBOUR-MAJOR, entrant. — Eh bien, on boit sans moi, sacrebleu ! morbleu !

MONSIEUR DURAND. — Celle-là je la reconnais, je l'ai vue à Carpentras, c'est la fille du régiment.

LA CARICATURE. — Non, c'est simplement une fille de régiment.

(De tous côtés :)

— Eh ! eh !

— Par ici ! par ici !

— Arrivez donc !

— Eh ! eh !

MONSIEUR DURAND. — Quel est donc celui que tout le monde appelle et que tout le monde veut voir ?

LA CARICATURE. — Jean de Nivelle.

MONSIEUR DURAND. — Il n'a pas l'air farouche.

LA CARICATURE. — Mais pas du tout ; et il se garde bien de fuir quand on le rappelle tous les soirs à l'Opéra-Comique.

MONSIEUR DURAND. — Je crois que voici l'instant de faire attention à son porte-monnaie. Ils ont bien mauvaise mine ces deux individus qui arrivent de notre côté.

LA CARICATURE. — Robert Macaire et son ami Bertrand.

MONSIEUR DURAND. — Maintenant que je suis prévenu, il n'y a pas de danger qu'ils me dévalisent.

LA CARICATURE. — On ne sait pas ; le public aussi est prévenu, ce qui ne lui empêche pas de se laisser enlever tous les soirs quelques billets de mille par ces deux filous émérites — et encore il ne regrette pas son argent.

(On entend des cris étouffés.)

LA CARICATURE. — Est-ce que les étrangleurs de Paris seraient ici ?

MONSIEUR DURAND. — Les étrangleurs ! je me sauve.

LA CARICATURE. — Ce n'est pourtant pas ce que fait le public, il accourt, lui, au contraire.

MADAME GRÉGOIRE, arrivant. — Rassurez-vous, ce ne sont pas des étrangleurs. Ce sont mes satanés de dragons qui lutinent ces aimables nonnains du couvent des Bouffes.

MONSIEUR DURAND. — Tiens, quelle singulière odeur.

LA CARICATURE. — C'est l'Amiral.

MONSIEUR DURAND. — Un amiral qui mange de l'oignon !

LA CARICATURE. — Non, c'est un amiral qui est un oignon.

MONSIEUR DURAND. — Un héros de comédie bien capable de faire verser des larmes.

LA CARICATURE. — Du reste, le public est généralement de très bonne composition et on peut lui faire avaler toute espèce de pilules, même

celles du diable, à la condition de les dorer convenablement.

(Miss Aenea vient se poser sur le nez de M. Durand.)

MONSIEUR DURAND, ébloui. — Oh ! l'adorable mouche d'or. Le docte Lhomond n'aurait jamais songé à dire : « Laquais, chassez les mouches », s'il avait vu miss Aenea.

(Monsieur Durand, enthousiasmé, boit à la santé de tout le monde ; galop général de tous les artistes.)

JULES DEMOLLIENS.

LE PARFUM DE LA FEMME AIMÉE

Nous avons sous les yeux une lettre d'un riche Anglais, sir Algerson Campbell, qui s'est adonné à la culture assez difficile, paraît-il, des solanées qui qui alimentaient jadis le bûcher des veuves du Malabar. Il est de tradition que les héroïnes de l'amour conjugal puisaient dans les effluves magnétiques qui s'exhalent de ces herbes, la force mystérieuse de changer en suprêmes délices les tortures de la flamme.

Ces solanées, dont on extrait le *Parfum de la femme aimée*, deviennent de plus en plus rares ; les anciens du pays, qui les regardent comme des plantes sacrées, les détruisent pour éviter qu'elles ne servent à usage profane. Un banquier vient de payer 3,000 fr. un flacon à point du *Parfum de la femme aimée*. Cette suave senteur n'acquiert sa puissance d'action qu'à son heure, que l'on peut appeler l'heure psychologique.

Comment un parfum peut-il agir sur les sens au point de provoquer les sentiments tendres ?

A cela, on peut répondre : Comment — singulière antithèse — le bidgery d'Australie peut-il vous réduire à une insensibilité complète ? Comment l'opium donne-t-il des songes voluptueux ? Comment le haschisch, par exemple, procure-t-il cette extase à l'aide de laquelle le Vieux de la Montagne séduisait ses séides ? Comment la coca du Pérou fait-elle oublier la faim ? Comment le café est-il un excitant pour l'imagination, tandis que le houblon l'alourdit ? Quand on aura l'explication de ces prodiges, on pourra demander pourquoi il est impossible de résister à l'attraction du *Parfum de la femme aimée*.

Les pilules du docteur X... ont tué le duc de Morny. Il n'en eût point fait usage s'il avait connu le *Parfum de la femme aimée*. La guerre alors n'eût point éclaté et l'empire serait encore debout. Aux grands effets les petites causes !

La Maison Duret, 36, rue Tronchet, vient de tirer parti du fluide magnétique de ce *Parfum* pour remettre en honneur tout un système de cosmétique : *Eau de Vénusté* pour la toilette et les bains, *Crème*, *Poudre*, *Savon de Vénusté*, etc. Le maréchal de Richelieu, ce type achevé de la galanterie au XVIII^e siècle, possédait le secret de la *parfumerie de Vénusté* et lui dut, jusqu'aux extrêmes limites de l'âge, ses succès auprès des femmes.

N. D'AURELLY.

PATE ÉPILATOIRE DUSSER, enlève tout duvet disgracieux sur le visage sans aucun danger pour la peau. — 10 & 20 fr. m^{de}. **Dusser**, 1, r. J.-J. Rousseau, Paris.

LA SÈVE SOURCILIÈRE allonge, épaissit et brunit cils et sourcils. — *Parfumerie NINON*, 31, rue du Quatre-Septembre.

FUMEURS contre 2 fr. 50 en timbres-poste on reçoit franco 25 cahiers papier à cigarettes pur fil **LE PORTRAIT HISTORIQUE** avec 25 Portraits et 25 Biographies, dans Joli Carton Riche **Félix HERMET**, 7, passage Dauphine, Paris

Le Gérant : FLEURY.

SCEAUX. — IMPRIMERIE CHARAIRE ET FILS.

SECRETS DE BEAUTÉ
LAIT MAMILLA donne de l'ampleur aux contours du buste.
 Parfumerie NINON, 31, rue du Quatre-Septembre

PATE PHILOMANE rend les mains blanches, fines et lisses.
 Pharmacie NINON, 31, rue du Quatre-Septembre

L'ANTI-BOLBOS enlève les points noirs du nez. Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre.

SAIL-LES-BAINS

ÉTABLISSEMENT THERMAL
 Ouvert du 1^{er} Juin au 1^{er} Octobre

Eaux Minérales Silicatées
 Dépuratives par excellence
FORTIFIANTES ET RECONSTITUANTES

Souveraines dans les affections
 RHUMATISMALES, UTÉRINES & CUTANÉES
 La Goutte, l'Anémie et les Maladies nerveuses

Vaste Piscine, unique au monde,
 qu'alimentent les Eaux courantes de
 la SOURCE DU HAMEL, débitant
 1,150,000 litres par 24 heures.

ÉTABLISSEMENT THERMAL COMPLET
GRAND HOTEL, CASINO

Site admirable. — Distractions
 Promenades, etc., etc.

On se rend à SAIL-LES-BAINS
 par le Chemin de fer
 du Bourbonnais, station de
 St-Martin-d'Estréaux
 Omnibus de l'Établissement à la Gare

LE SAVON SATIN est le bien nommé; il satine la peau en la purifiant, la parfumant, et lui communique une salutaire fraîcheur. Lait de cacao. Eau de Cologne du Grand-Cordon, 54, rue Richer. — Parfumerie Deleltre.

VOUS VIEILLISSEZ?

Pour combattre la ride et la détruire; pour conserver la jeunesse et la beauté, employez

La véritable Eau de Ninon et le Duvet de Ninon

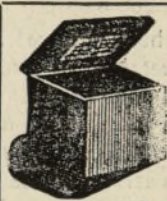
Parfumerie NINON, 31, rue du Quatre-Septembre



En 2 jours plus de Cheveux gris
 Nouveau flacon. — Médaille d'or

EAU FIGARO

Cheveux et Barbe rendus à leur nuance première. Envoi 6 fr. t. p. — Paris, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, et principaux coiffeurs et parfumeurs.



Pour produire de la Glace et pour glacer les Crèmes, faire des Sorbets sans difficulté, rapidement, économiquement et sans danger, prenez les nouveaux

APPAREILS TOSELLI

196, rue de Lafayette, à Paris

LA RELIURE ELECTRIQUE vient aux avocats, avoués, huissiers, diplomates, financiers, négociants, etc. Par cette reliure instantanée, les musiciens conservent leur musique en bon état. Chez FRANK, 13, rue des Petits-Carreaux, et chez tous les papetiers.



DEUIL Pour avoir de suite un Deuil complet et Robes sur mesure en 12 heures. S'adresser :

A LA RELIGIEUSE

2, rue Tronchet et 32, place de la Madeleine
 (Envoi franco). Étoffe et Châles assortis pour les plus grands deuils. Articles de Gout en Chapeaux, Lingerie.

Coiffures, Confections, Robes, Costumes.

MAISON ESSENTIELLEMENT DE CONFIANCE

GRATIS

Le Dr Choffé, Ex-Méd. de Marine, B^e St-Michel, 45, Paris, envoie sa brochure de Guérison radicale de: Hernies, Maladies de Vessie, Goutte, Gravelle, Hémorroïdes, Rhumatismes.

DEUIL

COMPLET TOUT FAIT et sur mesure en 10 heures.
 Robes, Manteaux, Modes, Lingerie.
 2, boulevard Montmartre, **AU SABLIER.**

Résultat sans précédent garanti

L'EAU CAPILLAIRE

FL. : 5 FR. DU DOCTEUR R. BRIM FL. : 5 FR.
RECOLORE Cheveux en 3 applications. Aucune tache, donne souplesse et brill. REMPLACE AVEC AVANTAGE POMMADE, BRILLANTINE, ETC.
 est **SEULE ALCOOLIQUE**
 et d'un PARFUM EXQUIS. Nettoie et fait repousser les cheveux
 Chez princip. Coiffeurs (Entrepôt, 106, r. Richelieu, Paris)

INSECTICIDE FOUDROYANT

Destruction infaillible des punaises, puces, poux, mouches, cousins, cafards, mites, fourmis, chenilles, charançons, etc.
 E. GALZY, fabricant, 28, rue Bugeaud, à Lyon. Le kilogr., 12 fr.; 100 gr., par poste, 1 fr. 95.

GOUDRON FREYSSINGE

LIQUEUR NORMALE CONCENTRÉE

Contenant, sous un petit volume, tous les principes bienfaisants du goudron de Norvège. S'emploie pour préparer instantanément Eau, Vins, Bière et Tisanes de goudron. Très efficace contre les maux de la Poitrine, les affections des Bronches et de la Vessie, les Écoulements de diverses natures, et comme préservatif des Maladies épidémiques. Le Goudron Freyssinge est aujourd'hui le seul ordonné par les médecins, parce que toutes les autres liqueurs sont préparées à l'aide de soude, potasse ou ammoniaque qui dénaturent complètement le produit.

Exiger sur chaque Flacon la signature ci-contre :

LE FLACON : 2 FR.

97, Rue de Rennes, Paris, et les Pharmacies.

10 centimes le numéro

LA RÉCRÉATION

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE ET DE LA FAMILLE
 En vente chez tous les libraires.

En vente chez tous les libraires de Paris et des départements. — 50 centimes la livraison hebdomadaire

LES MURAILLES POLITIQUES DE LA FRANCE

PENDANT LA RÉVOLUTION DE 1870-71

Complément indispensable de l'Histoire de la Révolution de 1870-71, par Jules CLARETIE

Grande publication illustrée, en souscription par livraisons à 10 centimes et séries à 50 centimes :
 En vente chez tous les libraires de Paris et des départements

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

de SATURNIN FARANDOUL

DANS LES 5 OU 6 PARTIES DU MONDE

ET DANS TOUS LES PAYS CONNUS ET MÊME INCONNUS DE M. JULES VERNE

Par A. ROBIDA

Ouvrage illustré d'une quantité considérable de dessins noirs et coloriés

PROSPECTUS DE L'ÉDITEUR

Jamais ouvrage plus humoristique, plus amusant, et aussi abondamment illustré, n'a encore été offert au public. Divisés en 5 parties, le **Roi des Singes**, le **Tour du monde en plus de 80 jours**, les **Quatre Reines**, les **Guerriers à trois sabres**, **Son Excellence Monsieur le Gouverneur du Pôle Nord**, les **Voyages très extraordinaires** font errer le lecteur dans les pays les plus fantastiques; car, où Farandoul n'a-t-il pas été? Les continents, les îles, le pôle Nord, le fond des mers, le sein des nuages, les espaces interplanétaires, il a tout parcouru! Jeté, dès son plus jeune âge, au milieu d'aventures inouïes, naufragé à 4 mois et demi, une honnête famille de singes, habitant une île de la Polynésie, l'a recueilli et soigné comme un fils. Poussé par son amour des aventures, il quitte bientôt l'île des Singes, rencontre d'honnêtes marins dont il partage les dangers et les fatigues. Attaqué par d'affreux pirates, Farandoul sauve ses compagnons par son intrépidité et sa sagacité. Il tombe éperdument amoureux de la belle Mysora avec laquelle il a des rendez-vous en scaphandre, à 25 mètres au-dessous des flots. Intervention d'une baleine et du savant Croknuff, directeur de l'aquarium de Melbourne, et délivrance de Mysora, retenue captive dans cet aquarium. Une armée quadrumane vole à la conquête de l'Australie sur les bimanés anglais! A la suite de ces aventures que nous venons d'indiquer, en langage presque télégraphique, Farandoul explore les deux Amériques, puis l'Afrique.

Après avoir été roi des singes et dictateur des bimanés, évêque mormon, peintre sur sauvages, grand cacique, général en chef, dieu chez les nègres, — Farandoul devient, en Asie, mikado du Japon, colonel des amazones de Siam; il est condamné à mort un peu partout, même jusque dans la planète Saturne. Jamais, on le voit, héros de roman n'a eu une existence mieux remplie; mais par un hasard fatal, il se heurte toujours à l'un des héros de Jules Verne! De là, des rivalités terribles, des luttes homériques, des aventures stupéfiantes!!!

L'ouvrage est complet en 100 livraisons à 10 centimes ou en 20 séries à 50 centimes, ou en un volume à 10 francs.

